

**Zeitschrift:** Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie  
**Herausgeber:** Musée d'art et d'histoire de Genève  
**Band:** 7 (1959)  
**Heft:** 1-2

**Artikel:** La conversion de Bèze ou : les longues hésitations d'un humaniste chrétien  
**Autor:** Meylan, Henri  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-727526>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

LA CONVERSION DE BÈZE  
OU  
LES LONGUES HÉSITATIONS D'UN HUMANISTE CHRÉTIEN

par Henri MEYLAN

COMMENT les réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle ont été amenés à rompre avec l'Eglise de leur naissance, ployés et domptés par la forte main de Dieu, c'est un sujet auquel il faut toujours revenir. Sans parler de Luther, qui a si souvent, devant ses élèves, jeté un regard sur son passé de moine, nous possédons de Calvin, de Farel et de Bèze, des témoignages fort suggestifs, qui mériteraient d'être une fois confrontés.

Dans la préface de son *Commentaire sur les Psaumes* (1557), Calvin évoque, trop brièvement à notre gré, les circonstances dont Dieu s'est servi pour le rendre docile à sa volonté<sup>1</sup>. Par deux fois<sup>2</sup> Farel, plus porté, semble-t-il, à l'action qu'à l'introspection, a retracé avec une étonnante précision les étapes du long cheminement qui fut le sien, au côté de son vieux maître, Lefèvre d'Étaples. Bèze enfin s'est expliqué de ses longues hésitations dans sa grande lettre de 1560 à Melchior Volmar<sup>3</sup>, l'humaniste allemand, auquel il devait tant.

C'est de lui, et de lui seul, que je voudrais m'occuper ici, car ce texte, souvent cité et jamais republié depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, peut être commenté à l'aide de pièces de vers qui jettent quelque lumière sur les dispositions intérieures du jeune poète.

\* \* \*

<sup>1</sup> Sans négliger les travaux anciens de LANG, WERNLE ou HOLL, voir en dernier lieu l'analyse pénétrante de M. Fritz BÜSSER: *Calvins Urteil über sich selbst*, 1950, Zurich (thèse de lettres).

<sup>2</sup> La lettre latine de Farel à Noël Galiot, D<sup>r</sup> de Sorbonne, se trouve dans HERMINJARD: *Correspondance des Réformateurs*, t. II, pp. 41-51, mais l'*Épître à tous Seigneurs et peuples...*, écrite en 1549, contre l'*Intérim*, n'a été publiée que trois siècles plus tard, dans le volume jubilaire de 1865: *Du vray usage de la croix de Jésus-Christ* par Guillaume Farel, et de façon qui laisse beaucoup à désirer (p. 162-186).

<sup>3</sup> Bèze a placé cette lettre, datée du 12 mars 1560, en tête de sa *Confessio fidei*, et c'est là qu'il faut aller la chercher.

Loin d'être exceptionnel, le cas de Bèze est celui de beaucoup d'humanistes français et italiens, qui ont hésité longtemps avant de prendre parti dans le grand débat du siècle. Heureux encore quand ils ont pu prendre parti et mettre leur conscience en sûreté ! Témoin Louis Des Masures, ce poète tournaisien, qui sacrifiera sa situation à la cour de Lorraine, pour suivre le pur Evangile. Voici en quels termes il rend grâce à Bèze de l'avoir aidé à faire le pas <sup>4</sup> :

De Dieu seul je le tiens, seul auteur en est-il,  
Mais de toy à cela comme de son outil  
Servir il s'est voulu, c'est à me rendre agile  
Au train de suivre, aimer, embrasser l'Evangile.

...

Tu m'as, comme il a pleu au Seigneur te dresser,  
Esveillé du sommeil, tu m'es venu presser  
Si qu'en moi lent et froid, par ta soigneuse presse,  
S'est duite et convertie à l'œuvre ma paresse.

Et le poète de donner quelques précisions — pas autant que nous le voudrions — sur les interventions réitérées de son aîné :

O comme de bon cœur et de fidèle voix  
Sur le bord sablonneux du beau lac Genevois  
Un jour, dont à jamais il me souviendra, comme  
Passant je retournois du conclave de Romme <sup>5</sup>,  
Tu m'enhortas de suivre et fermement tenir  
La vérité certaine, et que pour l'avenir,  
Laisant l'oblique et faux, au droit sentier j'allasse  
Hors du chemin d'erreur, ou le monde se lasse.

<sup>4</sup> Je dois à l'amitié de M. Pierre Pidoux, de Montreux, le spécialiste des mélodies du Psautier au XVI<sup>e</sup> siècle, la connaissance de cette *Epître à M. Théodore de Besze*, qui ouvre un recueil, jusqu'ici inconnu, *Vingt-six Cantiques chantés au Seigneur*, par Louis Des Masures, Tournisien, publié à Lyon, chez de Tournes, 1564.

La vie de Des Masures est encore à écrire, l'introduction de Charles Comte, qui devait accompagner son édition des *Tragédies saintes* (1907), collection des *Textes français modernes*, n'ayant jamais paru. Outre la notice de Bordier dans la *France protestante*, t. V, col. 336 ss., voir le chapitre consacré à Des Masures par Raymond LEBÈGUE dans sa *Tragédie religieuse en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1929, pp. 327-368.

<sup>5</sup> Le conclave de Rome, c'est celui de l'hiver 1549-1550, d'où Jules III sortit pape. Nous savons que Des Masures quitta Rome, le 25 février 1550, à la suite de son mécène, le cardinal Jean de Lorraine, lequel arriva à Lyon en avril. Passant sur les bords du Léman, notre poète eut des entretiens avec Viret et Bèze à Lausanne, avec Calvin à Genève. Une lettre inédite de Bèze à Calvin (19 avril), entrée récemment au Musée de la Réformation, contient l'éloge d'un jeune poète français, capable de s'associer à la traduction des Psaumes, il s'agit là certainement de Des Masures (cf. LEBÈGUE, pp. 329 ss., 334). Mais la partie n'était pas encore gagnée; ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard qu'il se déclarera protestant.

Quantes et quantes fois ay-je depuis esté  
Par toy fidelement encor admonesté  
De mon juste devoir? Tes lettres tant exquisés <sup>6</sup>  
M'en sont comme un thresor de richesses acquises.

Mais il en est plus qu'on ne pense qui n'ont jamais pu se résoudre à faire le pas. Des premiers amis de Bèze, pas un, si je vois bien, n'a suivi l'exemple qu'il leur donnait. Truchon est mort président du Parlement de Grenoble, Saint-Anthost, premier président de Rouen; quant à Popon, l'ami intime des années d'étude, en dépit des instances réitérées qui lui vinrent de Lausanne ou de Genève, il est mort, lui aussi, dans le giron de l'Église romaine, comme le prouve le *Monumentum* en vers <sup>7</sup>, que lui dédièrent ses amis en 1578. Ne nous hâtons pas de les juger, d'attribuer uniquement à des calculs d'intérêt sordide ou d'ambition leur refus de rompre avec la foi catholique. Les lettres échangées en 1538 et 1539 par Louis du Tillet, d'Angoulême, avec ce Calvin qu'il avait accompagné à Genève <sup>8</sup>, sont là pour nous rappeler combien le cœur de l'homme est plein de replis et de cachettes.

Si nous essayons de scruter à nouveau les années de jeunesse où Bèze semble n'avoir d'autre souci que de cultiver les Muses latines, c'est qu'un premier recueil de *Poemata*, composé, semble-t-il, sur ses indications à la fin de l'année 1544, s'est retrouvé dans un manuscrit de son ami Audebert, l'humaniste d'Orléans <sup>9</sup>. Non seulement ce recueil d'une centaine de pages nous donne la clef de l'ordre de succession des *Poemata* de 1548, mais encore il contient, plus ou moins faciles à dater et à interpréter, des pièces que Bèze éliminera quelques années plus tard et qui témoignent d'une attitude hostile à l'égard de l'Église romaine et de ses défenseurs. Quand on sait combien sont peu nombreuses les lettres de jeunesse qui soient parvenues jusqu'à nous <sup>10</sup>, et que cette source tarit même complètement après 1542, on apprécie à leur juste valeur ces pièces de vers latins, si énigmatiques qu'elles soient.

<sup>6</sup> Ces lettres de Bèze sont malheureusement perdues, mais Bèze mentionne notre poète dans une lettre à Farel, 4 novembre 1554, inédite.

<sup>7</sup> On ne connaît de ce *Pomponii Monumentum* que trois exemplaires, l'un à la Bibliothèque Mazarine, les autres à la Bibliothèque de Besançon et à Genève.

<sup>8</sup> Les lettres de Calvin à du Tillet et ses réponses, jadis publiées par CROTTET, d'après une copie de la Bibliothèque nationale, à Paris (ms. lat. 2391), ont été reprises par HERMINJARD, t. IV et V, nos 680, 692, 722, 742, 754, 759.

<sup>9</sup> Sur ce manuscrit, acheté à Londres en 1938, pour la Bibliothèque d'Orléans (n° 1674), voir J. BOUSSARD: *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. V, 1944, p. 346ss. Les textes inédits de Bèze ont été publiés dans la même revue, t. XV, 1953, par MM. F. AUBERT, BOUSSARD et MEYLAN; en tirage à part, avec index dressé par F. AUBERT, Musée de la Réformation, 1954, brochure de 75 pages.

<sup>10</sup> De ces lettres de jeunesse, nombreuses assurément, subsistent seules celles que l'amitié de Popon lui avait fait conserver dans ses papiers à Dijon. Encore cette liasse d'une quinzaine de pièces, que l'érudit Emmanuel Haller a pu voir intacte et copier à la Bibliothèque du roi, en 1761, a-t-elle subi les déprédations de Libri (ms. lat. 8585). Quelques-unes des lettres volées ont reparu ici ou là, cinq ne nous sont plus connues que par les copies de Haller, Bibl. de Zurich, coll. Simler 340.

I

Avant de les aborder, il faut retracer à grands traits le cadre des années d'enfance et la suite des études.

Né à Vézelay, le 24 juin 1519, Bèze est d'une dizaine d'années plus jeune que Calvin (1509) et que Viret (1511); il appartient à la troisième génération des réformateurs, la première étant, comme on sait, celle de Luther (1483), de Zwingli (1484) et de Farel (1489).

Il est le dernier des sept enfants, trois fils et quatre filles<sup>11</sup>, que sa mère, Marie Bourdelot, avait donnés à Pierre de Bèze. La famille, de « noble et ancienne lignée », mais où l'on avait été contraint de déroger « en se meslant du fait de marchandise », nous apparaît au début du XVI<sup>e</sup> siècle en pleine ascension sociale. Pierre de Bèze est bailli du roi à Vézelay (il obtiendra d'Henri II en 1551 des lettres d'anoblissement); un de ses frères, Nicole, est conseiller-clerc au Parlement de Paris, un autre, Claude, est abbé de Froidmont en Picardie, tous deux dotés de bénéfices ecclésiastiques dont ils feront généreusement hériter leurs neveux.

Théodore, disons mieux: Déode de Bèze, ainsi qu'il signe en français, n'a pas connu longtemps la douceur du foyer familial. A peine sevré, à moins de trois ans, son oncle Nicole, qui veut assurer sa fortune, l'emmène à Paris. Et la mère, qui avait eu grand-peine à consentir à cet arrangement, meurt au retour du voyage, des suites d'une chute de cheval. L'enfant restera chétif; à cinq ans, il marchait à peine. C'est donc à Paris, dans le Quartier latin, où son oncle habitait, sur le territoire de la paroisse de Saint-Cosme, que Bèze a passé son enfance.

Il n'avait pas dix ans quand, en décembre 1528, ayant entendu parler avec grand éloge d'un humaniste allemand qui enseignait à Orléans, son oncle décida de le lui confier. Il n'aurait pu faire un meilleur choix. Melchior Volmar, car c'était lui, était sans conteste un des meilleurs hellénistes du temps<sup>12</sup>. Calvin, qui suivra ses leçons, lui a rendu un bel hommage, en lui dédiant en 1546 son commentaire sur la II<sup>e</sup> épître aux Corinthiens.

<sup>11</sup> Des frères de Bèze nous ne connaissons qu'Audebert, mort à Paris en 1542 déjà, et Jean, qui succéda à son père dans sa charge de bailli à Vézelay. A sa sœur Madeleine, morte avant 1569, Bèze a consacré une pièce de vers (*Poemata*, éd. de 1569, pp. 110 ss.) dont voici une strophe:

Namque illa occidit, illa Magdalene,  
Communi mihi quae parente juncta,  
Fratre cum puero soror puella  
Ab annis simul educata primis,  
Fratrem plus oculis suis amabat,  
Et quam plus oculis meis amabam.

Cela laisse supposer quelques séjours de Bèze dans la maison paternelle à Vézelay. Cf. la pièce à Candida et Audebertus (*Poemata*, 1548, p. 94) qui est censée écrite de Vézelay.

<sup>12</sup> Sur Melchior Volmar Rot, de Rottweil (1497-1561), voir l'article de D.-J. DE GROOT, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. 83, 1934, pp. 416-439.

Après avoir débuté à Berne et s'être mis au grec à Paris, il enseignait à Orléans depuis quelques années, quand la reine de Navarre l'appointa pour l'un de ses professeurs à l'université de Bourges (1530). Une des premières pièces de vers que Bèze ait composées, à quinze ans<sup>13</sup>, nous montre Volmar expliquant Homère et rendant au prince des poètes son éclat premier :

Flacce, tibi quandoque bonus dormitat Homerus,  
Sed num propterea caecus Homerus erat?  
Immo oculis captus quânam credatur Homerus,  
Quem sequitur vatium caetera turba ducem?  
Illius sed enim splendorem longa vetustas  
Obruerat densis, heu, nimium tenebris.  
Tu Melior, donec, fato meliore, renato  
Dux ipsi fieres, Volmare magne, duci.

Dans la maison de Volmar, qui hébergeait de nombreux étrangers, Bèze rencontra un jeune Suisse, Peter Kolin, de Zoug<sup>14</sup>, qui lui servit de précepteur. Puis, ce fut Conrad Gessner, de Zurich, qui logea également chez Volmar à Bourges, Gessner qui devait devenir un des premiers naturalistes du siècle et dont la *Bibliotheca universalis* est considérée aujourd'hui comme l'ancêtre de nos modernes bibliographies.

A Kolin, qui mourut, jeune encore, de la peste, à Zurich (décembre 1542), Bèze a tenu à faire une place dans ses *Vrais Portraits* (1581) :

« Ja n'avienne, Cholin, que je te laisse en arrière, non tant pour ce que je te suis obligé particulièrement, pour le grand bien que j'ai reçu de toy qui as esté mon fidele et docte precepteur, l'espace de quatre ans entiers, dans la maison de Melchior Volmar, qu'à cause que ta doctrine et piété excellente sont dignes de mémoire eternelle. Car nostre siècle n'a gueres veu d'hommes comparables à toy en la connaissance des trois langues, specialement de la grecque, comme a tesmoigné plusieurs fois le docte Budée, lequel tu visitois souvent à Paris. Et quant à la langue françoise, encore qu'elle te fust estrangere, si entras si avant en la connoissance d'icelle, que mesme tu en composas une grammaire fort exacte. Mais ce qui a esté le principal en ta vie, est que fuyant toute ambition et ne voulant estre veu, tu t'adonnas a enseigner la jeunesse et a faire valoir l'estude des saintes Lettres, ayant traduit les livres des Apocryphes fidelement et doctement, de grec en latin » (p. 112).

\* \* \*

<sup>13</sup> Bèze, qui avait sans doute gardé cette pièce dans ses papiers, en souvenir de son vieux maître, l'a publiée dans l'édition de 1597 des *Poemata*, p. 150.

<sup>14</sup> Sur Peter Kolin, de Zoug, voir un bon article de Willy BRÄNDLI, dans les *Zwingliana*, t. IX (1950), pp. 150-171.

A seize ans, nouvelle séparation, plus dure encore que celle de son enfance. En mai 1535, Volmar se décide à rentrer dans son pays; moins heureux que son ami Mairat qui a décidé de le suivre en Allemagne, Bèze, pour obéir à la volonté expresse de son père, ira faire son droit à l'université d'Orléans. Quatre ans plus tard, il obtiendra sa licence et, satisfait de ce grade, il quittera Orléans pour regagner Paris.

Sur les bords de la Loire il a cependant laissé des amis très chers. Dans cette université qui, très tôt s'était ouverte aux effluves venant d'Italie<sup>15</sup>, Bèze s'est lié d'amitié avec les « sodales » groupés autour de Jean de Dampierre<sup>16</sup>. Attachante figure que celle de ce conseiller du roi, qui se retira, jeune encore, de la vie active pour être le directeur spirituel d'un couvent de femmes, vivant sous la règle de Fontevrault, à la Madeleine lez Orléans ! Jean de Dampierre n'avait pas renoncé pour autant à faire des vers en toute occasion, « princeps hendecasyllabon » dira-t-on de lui. Les membres de cette « sodalitas » s'appellent Truchon, Louis et Germain Vaillant de Guelles, Binet, Bouguier, Viart, Gaudin, Popon, presque tous juristes et qui feront d'honorables carrières dans la magistrature.

A vingt ans, Bèze se retrouve à Paris, accueilli, fêté, par les amis de son père et de ses oncles. Il y passera neuf années, dont le seul fruit apparemment sera un mince recueil de poésies latines, publié dans l'été 1548. Comment expliquer ce gaspillage de temps et d'argent ? C'est que Bèze ne veut à aucun prix s'engager dans la carrière de praticien du droit, à quoi le destine son père. Obstinement il écarte les propositions brillantes qu'on lui fait ; ce qu'il veut, c'est la gloire des lettres. Il écrit en latin « quodam naturae impetu » des pièces très soigneusement travaillées ; pas une, chose curieuse, n'est en français, malgré l'admiration qu'il porte à Clément Marot.

A certains moments, il semble contraint de céder. En juillet 1542, la mort de son frère aîné, Audebert, avec lequel il vivait à Paris, remet en question les arrangements pris ; l'oncle Claude, qui sert d'arbitre entre le père et le fils, obtient alors qu'il entre dans la maison de l'évêque de Coutances, Philippe de Cossé, aumônier du roi. Mais la guerre, qui reprend aux frontières de Picardie, survient à point pour le libérer de cet engagement<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> Voir J. BOUSSARD : « L'Université d'Orléans et l'humanisme au début du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Hum. et Ren.*, t. V, 1938, p. 209-230.

<sup>16</sup> Une étude serait à faire sur cette « sodalitas » d'Orléans, moins brillante sans doute que celle de Lyon, mais attachante, et à laquelle Bèze apparaît si lié. Outre les pièces de vers latins du ms. 1674 d'Orléans, et celui de Paris, Bibl. nat., lat. 8143, qui contient des pièces de Dampierre, il conviendrait d'utiliser les lettres assez nombreuses des mss. 141 et 450 de la Bibl. de Berne, ainsi que le lat. 8585 de la Bibl. nat. Inutile de dire que ces lettres n'ont pas échappé à la sagacité d'Herminjard, qui en avait pris copie, mais n'a pas eu l'occasion de les publier. Ses papiers conservés au Musée de la Réformation, à Genève, sont aujourd'hui encore un trésor trop peu connu. Sur Jean de Dampierre, voir l'étude de J. BOUSSARD, « Un poète latin, directeur spirituel au XVI<sup>e</sup> siècle », dans le *Bulletin philologique et historique*, 1946-1947, publié en 1950.

<sup>17</sup> Cf. la lettre de Bèze à Popon, 19 juillet [1542], dans HERMINJARD, n<sup>o</sup> 1135, t. VIII, p. 66 s.

Ce qui lui permet ainsi de vivre en gentilhomme plus qu'en homme de lettres, c'est qu'il n'a pas besoin de gagner sa vie. Il peut vivre sans rien faire, grâce aux bénéfices ecclésiastiques que lui ont laissés ses oncles et son frère Audebert. S'il n'est pas prélat ni chanoine, il est bénéficiaire, et l'Eglise l'entretient comme tant d'autres.

A son oncle Nicole, mort dix ans plus tôt, il fait ériger en 1543 un magnifique tombeau dans l'église Saint-Cosme, orné d'une inscription en trois langues, que Ménage a pu lire encore, deux siècles plus tard<sup>18</sup>, et il lui fait une place dans son recueil de vers, à côté d'Erasmus et de Budé.

\* \* \*

En dépit des siens, qu'il lui arrive de nommer ses « furiae », Bèze s'obstine à se cultiver et à faire des vers. Nourri des auteurs anciens, de Virgile et d'Ovide, de Catulle et de Martial, autant que de l'*Anthologie grecque*<sup>19</sup>, il vit en leur compagnie, il aspire à faire comme eux. Ecoutez-le saluer les auteurs qui composent sa bibliothèque<sup>20</sup>:

Salvete, incolumes mei libelli,  
Meae deliciae, meae salutes.  
Salve, mi Cicero, Catulle, salve.  
Salve, mi Maro, Pliniumque uterque,  
Mi Cato, Columella, Varro, Livi.  
Salve, mi quoque Plaute, tu Terenti,  
Et tu salve, Ovidi, Fabi, Properti.

Puis, c'est le tour des Grecs, des Grecs qu'il eût fallu mettre en premier lieu, Sophocle, Isocrate, et le grand Homère, sans oublier Aristote et Platon, et tous ceux dont les noms ne se prêtent pas à entrer dans un vers phalécien.

Ces auteurs classiques qui lui sont si chers, et qu'il expliquera plus tard dans ses cours à l'Académie de Lausanne dont il occupa la chaire de grec pendant dix ans, ce n'est pas à Paris, ni même à Orléans qu'il les a découverts. Dans sa lettre à Volmar (1560) il remercie son maître de les lui avoir fait goûter, au cours des sept ans qu'il vécut chez lui:

« Hoc enim vere possum affirmare, nullum esse nobilem vel graecum vel latinum scriptorem quem ego intra septennium quo apud te vixi non degusta-

<sup>18</sup> Cf. HERMINJARD, t. VI, p. 139, note.

<sup>19</sup> Sur les emprunts de Bèze à l'*Anthologie grecque*, voir l'excellente monographie de James HUTTON: *The Greek Anthology in France...*, Cornell University, 1946, pp. 116 ss.

<sup>20</sup> « Ad bibliothecam », *Poemata*, éd. 1548, p. 61.



rim, nullam ex liberalioribus illis disciplinis, ne jurisprudentia quidem excepta <sup>21</sup>,  
cujus saltem elementa te praeceptore non didicerim. »

Chose singulière, Bèze ne dit rien, pas plus dans le premier recueil que dans les *Poemata* des poètes italiens de la Renaissance, qu'il a cependant dû connaître. Il n'a pas fait non plus ce voyage d'Italie, qui était le rêve de ses contemporains, et que deux de ses meilleurs amis, Popon et Audebert, ont fait. Un éloge outré de cet obscur Tagliacarne, de Gênes <sup>22</sup>, dont les *Epigrammes* avaient paru en 1536, deux ou trois attaques contre l'humaniste Florido Sabino, l'adversaire de Dolet <sup>23</sup>, c'est là tout. En revanche, il fait une place à Jean Second, de La Haye <sup>24</sup>, mort à vingt-cinq ans, l'auteur de *Baisers* aussi brûlants que ceux de Catulle. Il aurait pu le rencontrer à Bourges, où le jeune Hollandais vint passer l'année 1532 et prendre son doctorat en droit sous le célèbre Alciat. Mais ce qui importe beaucoup plus à notre propos, c'est la publication posthume de son œuvre écrite, les *Basia*, en 1539, à Lyon, chez Gryphe, les *Opera* en 1541. C'est sans doute à cette occasion que Bèze a composé l'éloge que voici <sup>25</sup>:

Excelsum seu condit opus, magnique Maronis  
Luminibus officere studet,  
Sive leves elegos, alternaque carmina, raptus  
Nasonis impetu canit,  
Sive lyram variis sic aptat cantibus, ut se  
Victum erubescat Pindarus,  
Sive jocos blandosque sales epigrammate miscet,  
Clara invidente Bilbili,  
Unus quattuor haec sic praestitit ille Secundus,  
Secundus ut sit nemini.

On peut se demander, en lisant ces vers, si Bèze n'a pas tenté de rivaliser avec lui ; voici en effet ce qu'il écrit à Dudith, l'humaniste hongrois, dans la lettre qui sert de

<sup>21</sup> Cela n'est pas une hyperbole, Volmar a été chargé pendant bien des années d'enseigner le droit à Tubingue.

<sup>22</sup> *Premier Recueil*, p. 19 et note. Compléter les références bibliographiques par la mention d'une lettre d'Olivarus à Erasme, 13 mars 1527, qui porte un jugement très sévère sur Theocrenus. (ALLEN, n° 1791, t. VI, pp. 474 ss.)

<sup>23</sup> *Premier Recueil*, pp. 25 ss. Un débat animé entre Danès et Sabino sur l'« entéléchie » rapporté d'après Busson par Mireille FORGET : « Les amitiés de Danès », dans *Humanisme et Renaissance*, t. IV, 1937, p. 69.

<sup>24</sup> Voir l'introduction de Maurice RAT à l'excellente édition qu'il a donnée de Jean SECOND, dans la collection Garnier, Paris, 1939. Parmi les nombreux emprunts faits à Second par les humanistes français du XVI<sup>e</sup> et des siècles subséquents, l'éditeur en signale quelques-uns de Bèze.

<sup>25</sup> *Premier Recueil*, p. 31 et *Poemata* (1548), p. 74.

préface à la seconde édition des *Poemata* (1569): « Je m'étais proposé en écrivant des bucoliques et des sylves d'imiter Virgile, le prince de tous les poètes, tout en ayant dans l'esprit quelque chose de plus sérieux; dans les élégies, Ovide, de qui l'abondance me plaisait plus que la pureté de Tibulle; dans les jeux des épigrammes auxquels me portait naturellement la pente de mon esprit, j'admirais Catulle et Martial, et c'est toujours de leur côté que j'allais le plus volontiers m'ébattre, lorsque je m'écartais d'études plus sérieuses, ces poésies d'ailleurs n'étaient que des *πάρρησις*. »<sup>26</sup>

Mais il manque précisément dans les morceaux qui parlent de sa « Candida » cet accent déchirant de la passion que l'on sent presque à chaque page des *Baisers* ou des *Élégies* du grand Hollandais. Les pièces consacrées à Candida (épigrammes ou élégies) doivent beaucoup plus à l'imitation de la littérature érotique, ancienne ou récente, qu'à l'expérience vécue. Il faut donc se garder de récuser sans autre, comme un moyen de défense trop facile, l'assertion que voici de Bèze à Dudith: parlant de ces « *poeticae Candidae amores* » que ses adversaires exploitent contre lui, il déclare que c'était un jeu: « *Lusi autem certe, pleraque veteres illos imitatus, priusquam etiam per aetatem quid istud rei esset intelligerem* » (p. 10).

Cela ne veut pas dire que Bèze n'ait pas connu les tentations de la chair. Résumant dans sa lettre à Volmar, en 1560, le triple lacs que Satan avait tendu autour de lui, à Paris, il met en premier lieu les voluptés charnelles, ensuite seulement les douceurs de la gloire littéraire, enfin les espoirs de l'ambition. Et voici, continue-t-il, comment Dieu dans sa miséricorde l'a tiré de la voie dangereuse où il s'était engagé, le sachant et le voulant. « Pour ne pas être vaincu par les mauvais désirs, je me suis marié<sup>27</sup> mais clandestinement, n'ayant mis dans le secret qu'un ou deux amis qui partageaient mes convictions, à la fois pour éviter le scandale et pour ne pas perdre ce maudit argent (« *scelerata illa pecunia* »), que je retirais de mes bénéfices. Mais je le fis avec promesse formelle de conduire ma femme dès que je le pourrais, tous empêchements rejetés, dans l'Eglise de Dieu, et là de confirmer ouvertement mon mariage. Entre temps je ne prendrais aucun des ordres sacrés des papistes. »

Ce texte me paraît capital; c'est donc un amour vrai pour une jeune fille qui était digne de lui, bien qu'elle ne fût pas de son rang, c'est une passion assez forte pour aller contre tous ses intérêts temporels qui a libéré Bèze des servitudes de l'amour chanté par les poètes et qui a contribué à le détacher des liens dorés qui le liaient au système romain.

En traitant ce sujet, j'ai déjà dépassé les limites assignées à cette première partie, et touché la question des idées religieuses de notre humaniste. C'est ce qu'il faut voir maintenant.

<sup>26</sup> Lettre-préface des *Poemata*, Genève, Estienne, 1569, pp. 4 s.

<sup>27</sup> Je n'hésite pas à traduire ainsi les mots « *uxore mihi despondi* » de Bèze. Sur Claudine Denosse voir les précisions que M. Paul-F. Geisendorf a eu le mérite d'apporter dans sa biographie si vivante, *Théodore de Bèze*, 1949, p. 28.

II

C'est chez Volmar et sous son influence, cela ne fait pas doute, que Bèze s'est ouvert aux idées nouvelles, dès avant 1535. Il lui rendra un magnifique hommage dans sa lettre de 1560 :

« Le plus grand de tes bienfaits envers moi, c'est que tu m'as fait connaître la vraie piété, tirée de la Parole de Dieu, sa source la plus pure. »

C'est également chez Volmar, en 1535, qu'il a lu un traité de Bullinger, le *De origine erroris in Divorum ac simulachrorum cultu*, paru à Bâle en 1529, qui a emporté sa conviction<sup>28</sup>. Quand on sait la place que tient le culte des saints dans la controverse suscitée en France par les idées de Luther, on mesure aisément l'importance de ce fait.

Bèze a considéré dès lors le réformateur de Zurich comme son père spirituel ; à plusieurs reprises il a reconnu sa dette envers lui. « Si je connais le Christ, dit-il dans une lettre de 1568, autant dire si je vis, c'est pour une grande part à ton livre que je le dois, lu jadis à Bourges en 35, chez mon bon maître Melchior Volmar. C'est en le lisant, et particulièrement ce que tu dis des mensonges de Jérôme, que le Seigneur m'a ouvert les yeux, pour que je contemple la lumière de la vérité. »<sup>29</sup>

\* \* \*

Mais alors comment se fait-il qu'il ait attendu si longtemps pour rompre ouvertement avec l'Église romaine ? Sans doute, il y a l'argent, le « maudit argent » qu'il retire de ses bénéfices.

Faut-il parler d'un refroidissement de ses sentiments religieux, d'une éclipse qui aurait duré douze ou treize ans, comme l'a fait son dernier biographe<sup>30</sup>. Je ne le pense pas, car les textes sont là, dans le premier *Recueil*, qui jalonnent en quelque sorte les années d'Orléans et de Paris. On y voit que Bèze reste foncièrement hostile à la papauté comme aux champions de l'orthodoxie catholique.

Sans parler de l'*In Atrocianum*<sup>31</sup>, dirigé contre un obscur maître d'école de Bâle qui avait trouvé un refuge à Fribourg-en-Brisgau après le triomphe de la

<sup>28</sup> C'est par erreur que, dans un article sur « Bèze et les Italiens de Lyon » (*Bibl. d'Hum. et Ren.*, t. XIV, 1952, p. 248), j'ai renvoyé à l'ouvrage similaire de Bullinger, *De origine erroris in negotio Eucharistiae et missae*, de 1528. Les deux traités réunis ont paru en français à Genève, en 1549. On pourrait se demander si Bèze n'est pas, plutôt que Viret, l'auteur de cette traduction, mais si c'était le cas, Viret l'eût sans doute mentionné dans sa lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1550 à Bullinger, où il annonce l'envoi du texte, imprimé chez Gérard (cf. A. CARTIER : *Arrêts du Conseil de Genève sur le fait de l'imprimerie et de la librairie, de 1541 à 1550*, dans les *Mémoires et Documents* publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. XXIII, 1893, p. 502.

<sup>29</sup> Lettre du 18 août 1568, publiée ainsi que la réponse de Bullinger par Hippolyte AUBERT, dans le *Bulletin*, t. 54, 1905, pp. 534 ss.

<sup>30</sup> GEISENDORF, pp. 13, 24 ss.

<sup>31</sup> *Premier Recueil*, p. 16.

Réformation, les « tombeaux » grec et latin, intitulés *In Ceratinum*<sup>32</sup> ne sont pas négligeables. Le personnage visé n'est autre que le gardien du Couvent des frères mineurs de Paris : « Notre Maître » Cornu de la Faculté de théologie, mort en mai 1542. Bèze réplique par là aux éloges dithyrambiques en grec et en latin, que ses amis et collègues venaient de publier pour célébrer sa mémoire.

Mais ce sont surtout deux grandes pièces qu'il faut considérer ici, la 4<sup>e</sup> sylve sur le jugement dernier, offerte à Volmar, lors de son passage à Paris, en automne 1539, et la 3<sup>e</sup> églogue, qui roule sur la tyrannie d'Harpagus (le pape) à l'égard du troupeau; cette œuvre ne porte pas de date, mais elle est probablement contemporaine de la première, sinon plus ancienne<sup>33</sup>.

\* \* \*

Conformément à la loi du genre qui veut que la sylve désigne des pièces mêlées, les quatre sylves du premier recueil sont aussi différentes que possible. A une imitation de Tite Live, « la mort de Décius » fait suite un éloge du Berry; puis sous le nom de « Heroes », une série de distiques consacrés aux grands personnages de l'antiquité, enfin cette « description poétique du jugement dernier »<sup>34</sup>.

La pièce, avons-nous dit, est dédiée à Melchior Volmar, revenu en France comme envoyé du duc de Wurtemberg. Bèze, qui vient alors de s'installer à Paris, offre à son ancien maître les prémices de son labour :

... Sunt haec monumenta laboris

Prima mei, sunt prima tui monumenta laboris (v. 14 s.).

C'est, en effet, une grande « machine » poétique que cette peinture du drame eschatologique en 288 hexamètres. On ne peut s'empêcher de penser à certaines compositions des maîtres de Chartres au XII<sup>e</sup> siècle, qui faisaient entrer le récit de la *Genèse* dans le cadre du *Timée* de Platon. En voici le canevas :

<sup>32</sup> *Premier Recueil*, p. 65.

<sup>33</sup> Si la 3<sup>e</sup> églogue (pp. 56-58) ne porte pas de date, elle paraît très proche, pour les idées comme pour les expressions, de la sylve sur le jugement dernier. De plus, les autres églogues semblent bien appartenir à la période d'avant Paris.

<sup>34</sup> *Premier Recueil*, pp. 47-53. Bèze n'est pas le premier à traiter en hexamètres un sujet de cet ordre. En 1499, l'humaniste italien Macarius Mucius publie un *Triumphus Christi*, qui sera imité en Allemagne par Mathias Funck, cf. Georg ELLINGER: *Geschichte der Neulateinischen Literatur Deutschlands*, de Gruyter, Berlin, 1929, t. I, pp. 324 et 368.

Dans sa *Victoria Christi ab inferis* (1514), Eobanus Hessus, le poète allemand, décrit la descente du Christ aux Enfers, la résistance des esprits malins, l'allégresse des Pères, exprimée par David, à la vue de la délivrance, cf. ELLINGER, t. II, p. 10. On serait tenté d'ajouter ici le *Triomphe de l'Agneau*, de Marguerite de Navarre, publié dans l'édition de 1547. Mais cette grande méditation théologique, dont M. LE HIR a étudié la contexture biblique dans les *Mélanges Henri Chamard*, Paris, 1951, pp. 43 ss., est bâtie sur un autre plan, celui de l'histoire du salut et s'achève avec l'Ascension et la Pentecôte.

Le Père qui contemple les hommes du haut de l'Olympe, les méchants et les bons, dont le sort final est déterminé par leur conduite ici-bas, y mettra fin au jour fixé par lui et ramènera le monde au chaos primitif. Bèze en décrit les signes avant-coureurs, les présages ordonnés par Dieu dans la nature entière :

Tunc veniet mundi senium, tunc ultimus ordo  
Volvetur, tunc incipient decrescere cuncta  
Paulatimque mori quicquid vel in aere nasci,  
Vel solitum est liquido vitam traducere ponto  
Vel tellure frui rerum natura jubebat (v. 39 ss.).

Plus de naissance dans le monde animal, les poissons s'entassent dans les profondeurs, la baleine vient expirer sur le rivage, le marin s'épouvante de voir à sec les espaces sous-marins. Puis la contagion gagne les airs et la terre. La peste ravage les hommes et fait désertier les cités. Plus de saisons régulières. Le ciel même se détraque, les astres interrompent leurs cours ; les signes du zodiaque s'entrechoquent, jusqu'à la conflagration générale :

Ardebunt flammae flammis atque ignibus ignes,  
Aer nullus erit, mediis regnabit in undis  
Vulcanus. Vah, quae facies quisve ordo flagrantis  
Tunc telluris erit. Nil vos tunc regna juvabunt,  
O reges, non te triplex servare tyara,  
Non Asiae imperium poterit servare, tyranne (v. 123 ss.).

Après cette apostrophe qui semble viser le pape et le grand Turc, le poète voit s'effondrer les montagnes, l'Athos et le Taurus, l'Atlas et le Liban, les Alpes et l'Apennin, mais aussi les Pyramides, ces merveilles du Nil, et les ponts de la Seine, le palais des rois de France et le temple auguste dont la tête se perd dans les nues :

Hic ubi Francorum spectat palatia regum  
Sublimi vicina polo et sublime columnis  
Templum augustum ingens caput altis nubibus infert (v. 141 ss.).

La terre s'ouvrira pour les engloutir, mais tôt après renaîtra le monde :

... namque novum rursus consurgere coelum  
Et novum ab integro cernemus crescere seclum (v. 154 s.).

Dieu lui-même paraîtra au milieu des anges et fera sortir les hommes de leurs tombeaux. Miracle de la toute-puissance, qui n'est pas moindre que celui de la création

à partir du néant. Le Christ reviendra, tenant à la main la balance du jugement, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Il fera passer les élus à sa droite, les autres à sa gauche, avant de prononcer la sentence finale :

Vos qui quesistis pulchram per vulnera vitam  
Quique datam servare fidem jurataque verba  
Curastis, properate hilares et venite laeti,  
Foelices animi, coeli germana propago.  
Vos coelo dignae mensisque accumbere divûm.  
Vos autem, miseri, coeloque indigna propago,  
Qui mea tentastis populari pascua quondam,  
Ignavum pecus et cives Babylonis inertes,  
Supplicium luite aeternum pro immanibus ausis (v. 194 ss.).

Sur quoi le Seigneur emmène les élus au ciel où Dieu les attend, entouré de la Foi, de l'Espérance et de l'Amour, tandis que les méchants sont plongés dans les ténèbres et les feux de l'Enfer.

Mais quelle est donc la cause de cette guerre, l'origine de ces malheurs? Bèze répond avec les théologiens de tous les temps: le péché originel, et le Serpent ancien qui a rompu ses entraves. La piété gît blessée, à peine si l'on connaît encore le Christ dans le monde. Et stupides, nous croyons que le maître des cieux et de la terre le souffrira impunément. Qu'en est-il du sort des fidèles ici-bas?

Sed dic, Summe Pater, merita est quid turba piorum?  
Quid tandem meruere pii? Quid concio sancta?  
Nimirum illa Dei Supremi sancta voluntas.  
Nam velut ardenti mos est fornace probare  
Divitias, sic Ille suos vult igne probari.  
Sperate ergo, boni... (v. 236 ss.)

Espérer, singulier motif d'espérer que de s'attendre aux bûchers et aux croix, aux séductions des faux prophètes !

Vos inquam ista manent, vos multi hinc indeque falsi  
Fallere tentabunt varia ratione prophetae (v. 243 s.)

Il faut combattre et tenir bon. Le Christ lui-même nous a montré le chemin; il faut suivre la vie et l'exemple du maître :

Aspera prima via est, sed mox ut tenditur altum  
Versus, plana via est, Christo duce et auspice Christo (v. 252 s.).

Car il n'est qu'un seul chemin, une seule porte, un seul portier. Mais le nombre des élus n'est pas grand :

... Pauci agnoscere vocem,  
Promissam pauci possunt sperare salutem.  
Quid vanas igitur furias regumque timetis  
Jussa pii? Quid solliciti obmutescitis? Ipse,  
Ipse Deus vobis animum mentemque ministrat (v. 257 ss.).

Le temps n'est pas loin, vous recevrez votre récompense et verrez le vaste Olympe.

Déjà le poète voit tomber Babylone, la grande prostituée, et chanceler la terre. Dans une vision finale il voit le Christ venir sur les nuées, accompagné des anges au chant du « Sanctus », il entend la clameur et le son des trompettes; il assiste à la scène des ossements desséchés, dont parle le prophète Ezéchiel.

Ipsam etiam videor Christum exaudire loquentem.  
Illi Agnum in coelos laeti comitantur euntem,  
Isti praecipites imo plectuntur Averno (v. 286 ss.).

En dépit des oripeaux mythologiques (l'Olympe et l'Averne) dont il se sert tant de fois, l'auteur de cette pièce est foncièrement chrétien; il est nourri des textes de la Bible, et, il faut le dire, protestant convaincu. L'apostrophe :

Ecce cadit meretrix Babilon... (v. 267)

suffirait à le prouver <sup>35</sup>. Mais disciple de Calvin, adepte de la double prédestination, comme il le sera plus tard, je ne le pense pas. Bien au contraire, à ses yeux, c'est l'homme qui forge son destin et qui est seul responsable de son sort :

Sunt hominum gemini mores, nec summus eandem  
In sortem genitor mortalia corda coegit.  
Hos virtus probitasque juvat, pietasque fidesque,  
Illis improbitas, fraudes, perjuriam cordi

lit-on au début du poème (v. 16 ss.).

<sup>35</sup> On aurait tort de tirer argument que la même exclamation se retrouve dans la *Comédie de la Nativité* de Marguerite de Navarre: « Or elle est cheute, elle est cheute, elle est cheute / Confusion, la paillardie et la pute » (v. 1259 s., éd. JOURDA, p. 38), car la source commune est le verset de l'Apocalypse, 18, 2 (cf. 17, passim). Inutile de dire que « Confusion » c'est Babylone. De même, le v. 886 s. « Prou d'appelez y a mais peu d'esluz / Mais les esluz y viendront, et non plus », est tiré de Mat. 20.

Nous sommes ici, si je vois bien, plus proches du *De libero arbitrio* d'Erasmus que du *De servo* de Luther; nous sommes dans les parages de cet évangélisme qui se rencontre parmi les familiers de la reine de Navarre aussi bien que dans les écrits de maître François Rabelais.

\* \* \*

L'autre pièce appartient à un genre tout différent, celui de l'églogue. Mais de quelle églogue s'agit-il? Ce n'est plus celle de Virgile, mais bien celle des humanistes italiens du Quattrocento, l'« églogue-charade », comme dit joliment M<sup>me</sup> Hulubei, dans son étude sur Naldo Naldi, le familier des Medicis <sup>36</sup>. Sans doute on y retrouve les noms accoutumés de Mélibée et de Daphnis, de Damon et de Coridon, de Lycidas et d'Amintas, mais ces personnages, placés sur les bords de la Loire, sont contemporains de l'auteur, leurs dialogues font allusion aux événements du présent <sup>37</sup>.

La I<sup>re</sup> églogue, comme nous en avertit un argument en vers, placé en tête, s'adresse à Jean de Dampierre, trop lent à répondre aux vers de l'un de ses disciples :

... spernebat Alexis

Carmina Virgilii, spernis, quoque, Dampetre, nostra  
Nec dignare tuis mihi respondere phaleucis (v. 5 ss.).

Dans la seconde églogue nous entendons les plaintes de deux bergers sur le malheureux sort du troupeau que Lycidas, un des plus riches propriétaires du Berry, a négligé pour l'amour de la belle Phillis. Malheureusement, Bèze n'a point écrit l'argument qui nous donnerait la clef de cette énigme.

La 3<sup>e</sup> églogue, qui a pour interlocuteurs Tityre et Mélibée s'entretenant d'Harpagus <sup>38</sup> et de son troupeau, est une violente attaque contre la tyrannie du pape dans l'Eglise.

Tityre se plaint qu'Adonis — entendez le Christ — délaisse les siens; le troupeau est en proie aux loups et aux brigands, les enclos sont défoncés, les chiens ont péri.

<sup>36</sup> Alice HULUBEI: « Naldo Naldi. Etude sur la joute pacifique de Julien et sur les bucoliques dédiées à Laurent de Medici », dans *Humanisme et Renaissance*, t. III, 1936. « Derrière la vérité littéraire, il faut en comprendre une autre, minutieusement régée par un code de l'humaniste et dont nous ne possédons pas toujours la clef » (p. 183). On ne saurait mieux dire.

<sup>37</sup> Sur l'églogue en Italie, voir ELLINGER, t. I, pp. 16 ss., et en Allemagne, chez Hessus, t. II, pp. 10 ss. et chez Cordus, pp. 24 ss. Une vue sommaire, dans la synthèse si utile de P. VAN TIEGHEM sur la littérature latine de la Renaissance en Europe, *Bibl. d'Hum. et Ren.*, t. IV, 1944, pp. 290 ss. — On connaît une églogue sur la mort de Zwingli (1531), à la manière des poètes italiens; ce qui oblige à nuancer l'affirmation trop catégorique de V. L. Saulnier sur le caractère lyonnais de l'églogue funéraire, cf. *Marguerite de Navarre, Théâtre profane*, 1946, pp. 210 ss.

<sup>38</sup> Harpagus, qui fait involontairement penser à l'Harpagon de Molière, mériterait une petite enquête. Le mot « harpago », croc, se rencontre déjà chez Plaute, au sens de « coupeur de bourse ». De même, le verbe « harpagare » qui se trouve encore chez les Pères de l'Eglise.



Harpagus lui-même pille le troupeau, le pâturage florissant est aujourd'hui désert. Jadis sous la conduite des douze bergers (les douze apôtres), les brebis s'en allaient en sûreté d'un bout à l'autre du monde, de Gadès au Gange. Jadis on combattait par la Parole, maintenant c'est la force :

Verbo pugnabant quondam, nunc vi geritur res  
Et fulvus mediis spectatur pastor in armis.  
At pecus interea magni decrescit Adonis,  
At pecus interea magni mutescit Adonis (v. 34 ss.).

Mélibée prend alors la parole pour reconforter son ami : Non, le grand Adonis n'a pas abandonné son troupeau, pas plus qu'au temps où le « cornutus pastor » (Moïse) conduisait nos pères au désert, en dépit des Egyptiens, vers la terre promise :

Et tamen est mediis Aegiptus mersus sub undis,  
Et tamen incolumes sedem tenuere petitam (v. 44 s.).

Malgré tous les obstacles le troupeau a prospéré :

... per tot discrimina rerum  
Interea magnum semper profecit ovile (v. 48 s.).

De même que l'éther, après un violent orage, retrouve son éclat, de même ceux que le tyran épouvante de ses fureurs. D'ailleurs le temps d'Harpagus est compté :

Emergens tandem solioque ejectus ab alto  
Harpagus ille ruet, nec longe tempus, opinor,  
Illud abest quondam quod designavit Adonis (v. 55 ss.).

Et Mélibée de raconter à son compagnon le songe qu'il a eu récemment. L'image du grand pasteur s'est présentée devant ses yeux, Adonis lui est apparu défiguré, une profonde blessure au côté, qui l'a arrêté dans sa fuite et s'est fait connaître à lui. « J'ai entendu, a-t-il dit, les gémissements du troupeau et ses plaintes. Assez de haines ! Le temps est venu de renouveler la race première et de rétablir dans le monde le culte oublié. C'est toi qui seras le berger, à toi je confierai le troupeau. »

Puis il lui donne un ordre énigmatique : Mélibée prendra le pain du ciel qui lui est tendu, il s'en nourrira avant de le donner à ses brebis<sup>39</sup>. L'attitude qu'elles auront à son égard permettra de discerner les élus de ceux qui ne le sont pas :

<sup>39</sup> Chose singulière, dans le passage de l'*Apocalypse*, auquel Bèze pense certainement, et qui reprend une vision du prophète Ezéchiel (3, 1 ss.), le livre doux comme du miel à la bouche devient amer dans les entrailles du voyant. Comment expliquer cette inversion chez Bèze ? Est-ce une faute de mémoire, ou l'a-t-il faite intentionnellement ?

Ergo ut selectam possis agnoscere turbam,  
Ecce tibi e coelo panem. Tu vescere primus,  
Porrigere deinde gregi, quaecumque hunc ederit illa  
Nostra tibi dicetur ovis. Quae pascere ritu  
Prisco maluerit, prisco linquatur ovili.  
Imprimis si quae porrectum sumere panem  
Fingat vel sumptum non inum mittat in alvum,  
Hanc fugito et macris sinito macrescere in arvis (v. 75 ss.).

Quant à Harpagus, il faut l'attaquer, sans craindre sa tyrannie. Il payera bientôt le prix de ses crimes énormes.

Et l'églogue s'achève sur la même promesse que l'épopée du jugement dernier :

Tu grex, interea, nudis vigilabis in armis,  
Sed confide tamen, non longa est meta laborum (v. 94 s.).

L'allégorie est transparente, même si l'origine du nom d'Harpagus n'est pas claire. L'homme au crochet, c'est le pape qui gouverne l'Eglise en tyran. Le thème de l'antithèse du pape et des apôtres est un des plus courants dans la polémique religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle. On croirait voir ici Jules II entrer, casque en tête, dans la cité rebelle de Bologne.

Le thème biblique du pain céleste est moins fréquent, sauf erreur; il n'en présente que plus d'intérêt. Par-delà l'eucharistie et le dogme de la présence réelle, que les partisans de Luther maintiennent comme les catholiques romains, c'est l'Evangile qu'il faut prendre et manger, l'Evangile qui sera amer au gosier avant de devenir doux comme le miel. Pas de contrainte en cela; qui veut en rester au rite ancien n'a qu'à rester de l'ancien troupeau.

Ici encore, ne sommes-nous pas plus près du spiritualisme de la reine de Navarre que de la doctrine du réformateur de Genève?

\* \* \*

Ces deux pièces, ainsi que beaucoup d'autres, Bèze ne les a pas admises dans le recueil des *Poemata* de 1548. Pour quelles raisons, il serait bien hasardé de le dire. Par précaution, c'est possible; ou par détachement, ou parce qu'elles ne plaisaient plus à son goût?

Ce qui est certain, c'est qu'il les a remplacées dans les « sylves » par deux autres pièces bibliques, l'une sur la nuit de Noël, l'autre sur David et Betsabée <sup>40</sup>. Il faut

<sup>40</sup> *Poemata*, 1548, pp. 9 à 12.

drait s'arrêter à ces pièces, qui ne manquent pas d'intérêt. La première est bâtie sur l'antithèse de la nuit voluptueuse, chantée par les poètes de l'amour, et la nuit de la naissance virginale; mais cette opposition du sacré et du profane n'empêche pas l'auteur d'appeler Tityre, Damoetas et Aegon les bergers qui viennent voir l'enfant dans la crèche.

Quant à la seconde, baptisée « préface poétique aux psaumes de la pénitence », elle ne respire pas précisément l'esprit de pénitence. Qu'on en juge plutôt par le début, où l'on voit l'Amour ailé, passant par les villes de Judée, qui est saisi par la beauté de Betsabée, dont il fait sa proie :

Illa deum sensit venientem, et laeta recepto  
Hospite, nil praeter Veneris jam cogitat artes.  
Omnibus arridet pulchrae sibi conscia formae (v. 33 ss.).

Puis c'est David le roi, le poète, qui succombe à l'amour :

Ecce irrumpit amor dominus, sparsisque veneno  
Sensibus, humenti jam calfacit ossa calore  
Et victor tandem infligit sub pectore vulnus.  
Mens quoque victa labat, flammisque oppressa fatiscit (v. 53 ss.).

Après quoi le roman d'amour développe ses inexorables conséquences sur la terre. En attendant de provoquer la colère du Très-Haut dans le ciel :

Haec pater omnipotens ex alto singula caelo  
Cernebat, jam tum iratus cum cedere foedi  
Imperio insanum regem spectaret amoris.  
Ut vero insontem cecidisse agnovit amicum  
Et fuso hostiles gladios tinxisse cruore,  
Tum demum infremuit totus, vultumque serenum  
Iratu posuit; tremuerunt omnia late,  
Terribilique procul sonuerunt astra fragore (v. 106 ss.).

De son trône où il siège, entouré des deux sœurs, Justice et Clémence <sup>41</sup>, Dieu prononce alors un terrible réquisitoire contre le roi et le peuple qu'il s'appête à détruire. Il se laisse cependant fléchir par Clémence. Il choisit un ange qui, revêtant l'aspect du prophète Nathan, s'en vient réveiller le roi de ses funestes illusions. Et David pénitent se retire, avec une cithare, dans la caverne toute proche du palais.

<sup>41</sup> On voit reparaître ici le thème médiéval du débat des filles de Dieu.

Il est instructif de voir les retouches que Bèze plus tard apportera à ces deux sylves, qu'il a laissé subsister dans les éditions ultérieures des *Poemata*, alors que toutes les pièces relatives à Candida en étaient éliminées. Le roman de Betsabée et de David, victimes des flèches de l'Amour, est rendu beaucoup plus conforme au récit biblique; les dieux sont partout remplacés par Dieu, et le prophète Nathan joue de nouveau son véritable rôle.

D'autres morceaux des *Poemata* de 1548 nous fournissent encore quelques indications qui vont dans le même sens.

L'épithaphe d'Etienne Dolet <sup>42</sup>, brûlé sur la place Maubert, à Paris, le 3 août 1546, est un témoignage d'admiration qui a son prix, quand on pense au jugement féroce que Calvin portera sur le martyr, dans le *Traité des Scandales* (1550); même si la forme mythologique nous fait sourire: les larmes des Muses pleurant Dolet auraient éteint le bûcher, si Jupiter ne l'avait fait monter au ciel comme jadis Hercule.

Et l'épigramme sur Rabelais <sup>43</sup>, qui se trouve déjà dans le recueil d'Orléans,

Qui sic nugatur, tractantem ut seria vincat,  
Seria cum faciet, dic rogo, quantus erit?

doit peser lourd dans nos balances, quand on sait que Postel l'avait dénoncé comme l'un des porte-drapeau des évangélistes (*Alcorani concordia*, 1543), et que les *Grandes Annales... de Gargantua et Pantagruel* figurent dans la liste des livres mis à l'index par la Sorbonne, au début de l'année 1543 <sup>44</sup>. Mais, ici encore, il faut bien reconnaître que le Bèze des *Poemata* est loin de partager les jugements prononcés par Calvin.

Témoignages significatifs, car il fallait assurément plus de courage pour louer l'auteur de *Pantagruel* et du *Tiers Livre*, pour se proclamer ami de Dolet après son exécution, que pour jeter le ridicule sur le gardien du Couvent des franciscains.

\* \* \*

A ces textes d'ordre littéraire nous pouvons heureusement ajouter un témoignage direct de Bèze lui-même, qui n'a pas retenu l'attention de ses biographes. Ecrivain de Genève en 1550, à Claude d'Espence, le théologien catholique, adepte de la « via media », il lui rappelle le temps, pas très éloigné, où il allait l'entendre prêcher, dans une église de Paris, des sermons fort peu orthodoxes <sup>45</sup>.

<sup>42</sup> *Poemata*, éd. 1548, p. 56.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 66 (cf. *Premier Recueil*, p. 24).

<sup>44</sup> Cf. Lucien FEBVRE: *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle*, 1947, pp. 111 et 129. Le distique de Bèze est cité en passant, p. 148, note.

<sup>45</sup> La lettre de Bèze à d'Espence, que l'on peut dater de 1550, se trouve dans les *Epistolae theologicae*, Genève, 1573, pp. 219-223.

« Audivi te centies Lutetiae concionantem, quo tempore parochus a sancta Cruce turpem illam pallinodiam cecinit, audivi, inquam, iis temporibus de te multa, atque utinam eum semper cursum tenuisses. Iam enim in portu consisteres, aut ab eo certe propius abesses... » (p. 221).

Le temps où le curé de Sainte-Croix-en-l'Île, François Landry, encore un protégé de la reine de Navarre, dut se rétracter, victime d'une ruse abominable du cardinal de Tournon, c'est le printemps 1543. Et les sermons de Claude d'Espence, à Saint-Merry, nous en connaissons le contenu par la formule de détestation que la Sorbonne lui imposa en juillet de la même année. Les points en question portent sur le culte des saints, la justification par la foi, la confession auriculaire, le jeûne du carême, le célibat des prêtres, etc. Qui veut savoir avec quelle verdeur s'était exprimé le jeune docteur de la Sorbonne, naguère recteur de l'Université en 1541, n'a qu'à se reporter aux extraits qu'en donne la *France protestante*<sup>46</sup>.

C'est assez dire que le jeune humaniste de vingt-quatre ans, qui faisait exécuter son portrait de grand apparat<sup>47</sup> cette même année 1543, n'était ni sceptique ni profane. Il est, on peut le dire sans crainte de se tromper, de ces gens de lettres auxquels Calvin va adresser l'*Excuse à Messieurs les Nicodémistes* (1544), cette terrible mise en demeure qui fit sensation dans les milieux de Paris.

Humaniste chrétien, il ambitionne de se voir couronné du laurier des poètes, mais il ne renonce pas pour autant à espérer la couronne de la vie éternelle.

Mais alors la question se pose plus pressante : comment se fait-il qu'il ait pu rester si longtemps dans une situation équivoque, ne croyant plus au pape ni à la messe, marié en secret à la femme qu'il aimait, conservant cependant ses bénéfices, attaché extérieurement à cette Eglise dont il était intérieurement détaché ?

La clef de cette énigme psychologique, Bèze lui-même nous l'a donnée, si je vois bien, dans une lettre écrite en 1566 à un juriste italien de Lyon, Alamanni, qui défendait des positions d'un spiritualisme extrême touchant la sainte cène : aucune présence du Christ dans le sacrement, ni matérielle ni spirituelle<sup>48</sup>. Bèze, qui

<sup>46</sup> Sur l'affaire de François Landry, voir l'article de N. WEISS, *Bulletin*, t. 37, 1888, pp. 241 ss. La rétractation de Claude d'Espence, que Weiss se proposait de publier, sans doute d'après le ms. de Soissons, 197, est encore inédite, mais les fragments qu'en a donné Bordier (dans *La France protestante*<sup>2</sup>, t. VI, col. 98 ss. d'après Dupuy, vol. 137, fol. 126) sont déjà singulièrement édifiants.

<sup>47</sup> Sur le portrait de Bessinges, aujourd'hui propriété du Musée de la Réformation, et exposé dans la Salle Ami Lullin, voir l'étude de MM. F. Aubert et H. Boissonas, dans *Genava*, 1953.

<sup>48</sup> J'ai étudié cet épisode dans les *Mélanges A. Renaudet (Bibl. d'Humanisme et Renaissance)*, t. XIV, 1952, pp. 235 ss.). Que la position de certains des « spiritaux » du XVI<sup>e</sup> siècle ait comporté de larges accommodements avec la pratique du catholicisme romain, cela ressort du cas de ce Hollandais auquel s'en est pris si vivement Calvin en 1562 (*C.O.*, t. IX, col. 581-628). Trois ans plus tard, les adversaires de Dirck Coornhert, l'ami de Castellion, car c'est lui qui est visé, précisent ainsi le contenu de ce qu'ils nomment son dogme impie, « Licere christianis, cum spiritaux sint, statuis et simulachris geniculari, interesse piaculari sacro ac denique quacumque idololatria sese contaminare ». (*Lettre des Fidèles de Hollande*, à Bèze, Amsterdam, 20 mars 1565, publiée par H. DE VRIES : *Genève, pépinière du Calvinisme hollandais*, La Haye, 1924, t. II, pp. 263 ss.).

condamne sévèrement cette doctrine au nom de la théologie de Calvin, jette en passant cette phrase, qui veut être bienveillante : « Ac ne me existimes nescio qua imaginaria autoritate niti, quae mihi nunquam in mente venit, scito me per Dei gratiam credere quod loquor, et quoniam per ea ipsa diverticula ambulavi in quibus te errare video, idcirco liberius tecum de iis rebus agere. »

Ces chemins de traverse qui vous éloignent de la bonne route, ces « divertissements » au sens de Pascal, ou ces « spéculations » comme dira M. Tœpffer, ces voies dangereuses du spiritualisme radical, Bèze les a donc suivies, et c'est la grâce de Dieu, non ses propres réflexions, qui l'en a tiré. Est-ce dépasser la limite permise dans l'interprétation d'un texte, que de voir dans ce spiritualisme volatilisant l'échappatoire qui a longtemps permis à Bèze de demeurer dans les cadres de l'Eglise romaine ?

\* \* \*

Une dernière question se pose alors : qui donc a délivré Bèze de ce spiritualisme dangereux ? Qui l'a ramené de ces « diverticula » à la voie de l'obéissance et du renoncement ? Qui a été l'instrument de la grâce divine ?

On serait tenté de répondre : Calvin. Il est frappant, en effet, de constater que Bèze le regarde comme son père spirituel, au même titre que Bullinger. Il a embrassé sa doctrine, aussi bien celle de la cène que celle de la prédestination, avec une ardeur de néophyte, qui va jusqu'au fanatisme quand il s'agit de défendre le maître de Genève contre ceux qui l'attaquent, et en particulier contre cet humaniste français qui s'appelle Castellion.

Mais il faut reconnaître que les textes font défaut qui viendraient appuyer cette construction hypothétique. Rien de semblable à ces lettres émouvantes où Bèze, en 1550, avec plus de détails encore en 1568, atteste à Bullinger ce qu'ont signifié pour lui ses écrits <sup>49</sup>.

Nulle part, que je sache, Bèze n'a déclaré que ce fut la lecture de l'*Institution chrétienne* qui lui ait ouvert les yeux ou qui l'ait aidé à sortir du borbier.

Il faut donc s'en tenir à ce qu'il dit lui-même de sa conversion dans la lettre à Volmar. C'est le choc de la maladie, la présence de la mort, l'imminence du jugement

<sup>49</sup> La lettre à Bullinger, du 16 février 1550 — la première que Bèze lui ait adressée (il ne l'a rencontrée personnellement que l'année suivante) — confirme pour l'essentiel le récit des hésitations que nous livre la lettre autobiographique à Volmar :

« At ego vicissim quid tibi offeram? Idipsum scilicet quod jam olim tibi et absenti et ignorantibus detuli, hoc est me ipsum meaque omnia, jam tum quum in misera nostra Gallia tuos et aliorum aliquot sanctissimos libros legens sic mecum cogitarem: Hem, quandiu in his papismi sordibus volutabor? Quando futurum est ut tot vere pios homines loquentes audiam? Eorum coetibus intersim? Una cum illis confitear Deo coeli et calamitosum hoc vitae curriculum beatus conficiam? Haec tum erant mea vota, quorum longe maximam partem Ille idem mihi concessit qui fecerat ut de illis cogitarem... » Noter, outre la mention des « vota », le fait que Bèze attribue à Dieu lui-même l'initiative de sa conversion.

de Dieu, qui ont opéré en lui ce changement radical qu'il souhaitait depuis longtemps, mais qu'il était incapable de faire par lui-même<sup>50</sup>. Relisons donc ce texte magnifique :

« Hic vero quam mirabiliter mei misertus sit Dominus libenter commemorabo. Ecce enim gravissimum mihi morbum infligit, adeo ut pene de vita desperarem. Hic ego miser, quid facerem? quum nihil mihi praeter horrendum justici Dei iudicium ob oculos observaretur. Quid multa? Post infinitos et corporis et animi cruciatus, Dominus fugitivi sui mancipii misertus, ita me consolatus est ut de venia mihi concessa nihil dubitarem. Meipsum igitur cum lacrymis detestor, veniam peto, votum renovo de vero ipsius cultu aperte amplectendo, denique totum illi meipsum consecro. Ita factum est mortis imago mihi serio proposita verae vitae desiderium in me sopitum ac sepultum excitaret, et morbus iste verae sanitatis mihi principium esset, adeo mirabilis est Dominus in suis una eademque opera simul et dejuiciendis et erigendis, vulnerandis et sanandis. Simulatque igitur licuit lectum relinquere, abruptis omnibus vinculis, sarcinulis compositis<sup>51</sup>, patriam, parentes, amicos, semel desero ut Christum sequar, meque una cum mea conjuge Genevam in exilium voluntarium recipio. Itaque anno Domini 1548, 9 cal. Novembris in eam urbem relicta Aegypto ingressus, inveni quod ne suspicari quidem antea potueram, quamvis

<sup>50</sup> Comme l'avait déjà vu le vieux Baum, il y a plus de cent ans (*Beza*, t. I, p. 69), la date de cette maladie providentielle doit être fixée à la fin de l'été 1548, et après la publication des *Poemata* le 15 juillet. Car c'est à la suite de ces « tourments infinis du corps et de l'âme » que Bèze en viendra à condamner sévèrement des pièces qu'il n'avait pas hésité à publier avec l'approbation de son maître Volmar. (Que ne donnerait-on pas pour avoir les lettres échangées entre Paris et Tubingue, dont parle Bèze dans la préface de 1548.) C'est dans une autre préface, en français celle-là et qui est une sorte de manifeste pour une littérature sacrée, c'est-à-dire évangélique, dans la préface à la tragédie de l'*Abraham sacrificant*, datée de Lausanne, le 1<sup>er</sup> octobre 1550, que Bèze prononcera publiquement son « peccavi » : « Je confesse que de mon naturel j'ai toujours pris plaisir à la poésie et ne m'en puis encore repentir; mais bien ai-je regret d'avoir employé ce peu de grâce que Dieu m'a donné en cet endroit, en choses desquelles la seule souvenance me fait maintenant rougir. Je me suis donc adonné à telles matières plus saintes, espérant de continuer ci après, mesmement en la traduction des Pseaumes que j'ai maintenant en main. »

Les *Poemata* de 1548 ne sont en aucune façon un adieu de Bèze aux lettres latines, et ses amis ne pouvaient se douter qu'il allait quitter Paris si brusquement, en compagnie de Conrad Badius, qui avait imprimé pour Estienne ce bijou de typographie. En 1550, Jacques Peletier, du Mans, qui l'avait beaucoup fréquenté, se plaint que Bèze ait quitté Paris en secret au moment où s'imprimait le premier livre de son *Dialogue sur l'Orthographe* (cf. BAUM: *Beza*, t. I, pp. 56 ss.). Voir aussi la lettre que Salmon Macrin écrit le 28 septembre à son ami et mécène, Antoine de Lyon, conseiller au Parlement de Paris, qui lui avait fait cadeau d'un exemplaire des *Poemata*. Le poète de Loudun, de trente ans plus âgé que le gentilhomme de Vézelay, ne le connaît pas personnellement, mais il en fait grand cas, et il souhaite le rencontrer, lors d'un voyage à Paris qu'il projette de faire avant la Toussaint. Ce texte inédit, que Pierre de Nolhac avait signalé, vient d'être publié par M. McFARLANE, dans son excellente étude sur Macrin, *Bibl. d'Hum. et Ren.*, t. XXI, 1959, p. 343 ss. Trois ans plus tard, Bèze, atteint de la peste, en danger de mort, attestera en composant sa « querela », dédiée à Macrin, combien celui-ci lui était cher. (*Poemata*, éd. de 1569, pp. 77 ss., cf. BAUM, t. I, pp. 155 ss., et 378 ss.)

<sup>51</sup> Dans ses bagages (« sarcinulis »), Bèze avait eu soin de mettre les lettres de ses amis, trésor précieux, qu'il se fera lire par sa femme, au moment où il s'attend à mourir de la peste. Hélas! ces lettres, elles aussi, sont perdues.

eam civitatem jam pridem audivissem a piis quibusque hominibus maxime commendari, ibique domicilium posui... »

« Miris et occultis modis » aimait à dire saint Augustin dans les *Confessions*, pour souligner les voies secrètes et merveilleuses par lesquelles Dieu conduit les hommes au but qu'il leur a fixé. C'est en termes presque semblables, mais où le « simul » rappelle invinciblement Luther, que Bèze s'exprime pour décrire l'œuvre que Dieu a faite en lui :

« Adeo mirabilis est Dominus in suis una eademque opera simul et dejectis et erigendis, vulnerandis et sanandis. »



